

---

**LA RÉVÉLATION ÉTHIQUE DU POUVOIR PAR  
L'INITIATION CHEZ HAMPÂTÉ BÂ : UNE VOIE VERS LA  
BONNE GOUVERNANCE DE L'AFRIQUE POSTCOLONIALE**

**KONÉ Nahoussé**

*Université Alassane Ouattara/ Côte d'Ivoire*

E-mail : [Konenahousse46@gmail.com](mailto:Konenahousse46@gmail.com)

**Résumé :** Les défis de l'Afrique postcoloniale incluent, par-dessus tout, l'épineuse question de la bonne gouvernance. En Afrique, adeptes du culte de la personnalité, de l'incurie politique et poursuivant des buts personnels plutôt que le bien commun, les politiques semblent s'abandonner à une gestion embarrassante et arbitraire du pouvoir politique. Selon une certaine ligne interprétative de la pensée traditionnelle d'Hampâté Bâ, une telle gouvernance politique résulterait du délaissement de l'essence de l'initiation ainsi que les idées-valeurs qu'elle véhiculait dans la gestion du pouvoir politique traditionnel. Visant généralement à déconstruire la nature rugueuse, égoïste et autoritaire de l'homme, l'initiation fournit une puissance morale au tenant ou à l'aspirant au pouvoir politique. Ainsi, dans une toile tissée de valeurs captivantes et locomotives, se dévoile une éthique du pouvoir dans l'initiation qui inscrit ses racines dans l'univers symbolique et rigoriste du conte peul et/ou africain. Dans une démarche herméneutique, cet article explore l'essence de l'initiation comme une valeur traditionnelle utile dans la quête d'une gouvernance éthique en Afrique. Celle-ci pourrait servir de clé fiable à même d'aider à redéfinir les codes éthiques et responsables du pouvoir politique et permettre d'ouvrir une fenêtre qui mène à la réalisation d'une gouvernance politique bonne dans Afrique postcoloniale.

**Mots-clés :** bonne gouvernance, éthique, initiation, leadership vertueux, pouvoir.

**Abstract :** The challenges of postcolonial Africa include, above all, the thorny issue of good governance. In Africa, adherents to the cult of personality, political negligence, and pursuing personal goals rather than the common good, politicians seem to indulge in an embarrassing and arbitrary management of political power. According to a certain interpretative line of Hampâté Bâ's traditional thought. Such political governance results from the abandonment of

the essence of initiation as well as the ideas and values it conveyed in the management of traditional political power. Generally aimed at deconstructing the harsh, selfish, and authoritarian nature man, initiation provides moral strength to the holder or aspirant to political power. Thus, in a web woven with captivating and driving values, an ethics of power is revealed in initiation, rooted in the symbolic and rigorous universe of Fulani and/or African tales. Using a hermeneutic approach, this article explores the essence of initiation as a traditional value useful in the quest for ethical governance in Africa. This could serve as a reliable key to help redefine the ethical and responsible code of political power and open a window leading to the achievement of good political governance in postcolonial Africa

**Keywords :** Good governance, ethics, initiation, virtuous leadership, power.

### Introduction

En Afrique, le non-respect de la morale politique débouche encore et inévitablement sur une gouvernance tyrannique lisible dans ces propos d'Hampâté Bâ, rapportées par Axelle Kabou : « C'est terrible. Nos chefs d'États font de leurs citoyens ce qu'ils veulent. Qu'ils apparaissent sous le manteau du progressiste ou du modéré... tous mentent sans vergogne à leurs concitoyens, les emprisonnent, les tuent ou les ruinent à longueur de journée ». A. Kabou, (1991, p. 191). Cette boutade critique de l'actualité déroutante du jeu politique qui a cours en Afrique dévoile le problème ancien de la mal gouvernance qui maintient basement les États africains et inhibe l'élan de développement normal de leurs sociétés. Portée à l'existence par des malentendus et divergences sur les modes de gouvernance politique, cette crise s'exacerbe par des modes de gestion défaillants tels que les dictatures, le despotisme, etc., qui forment désormais un marécage dans lequel s'enlise toute aspiration des peuples au bien-être. M. L. Ropivia, (1995) qualifiant davantage cette politique contre-éthique et antiprogressiste, laisse entendre que les pouvoirs africains demeurent « Le lieu de production, par l'élite au pouvoir et par une classe d'intellectuels dégénérés, d'une sous-culture [qui s'est muée] en idéologie antinationale, antipopulaire et antiprogressiste ».

Une telle situation ne peut, cependant, satisfaire une société africaine de plus en plus soucieuse de son avenir et exigeante sur les

termes de son épanouissement. Ainsi, pour asseoir un état honorable et viable des choses, les peuples d'Afrique s'interrogent continuellement sur le profil de l'homme politique idéal. Dans cette perspective, l'éthique initiatique qui dit la portée de l'initiation au commandement pourrait constituer l'un des substrats féconds issus de l'Afrique traditionnelle susceptible de répondre à leurs attentes, car elle pourrait aider à reformer la gouvernamentalité africaine. Il est clair que les dirigeants politiques africains pourraient se forger de manière innovante une image vertueuse pour une gestion efficace de la gouvernance s'ils puisent de l'ardeur dans les idées-valeurs de l'initiation. La valeur de l'enjeu initiatique au pouvoir politique est sans conteste parce qu'elle imbrique une morale, une éthique intense qui doit habiter l'homme politique et sous-tenir le pouvoir. À travers « les idées-valeurs qu'ils véhiculent », M. Houseman, (2008, p. 07) les rites initiatiques représentent des formes de pédagogies politiques.

Ainsi, face au leadership vicieux de la politique africaine, un pari sur ces idées-valeurs de l'initiation pourrait servir, en premier lieu à déconstruire les inclinations égocentriques des dirigeants politiques, et en second à sculpter un type d'homme politique soucieux de la bonne condition de vie du citoyen. Dès lors, les dynamiques politiques africaines ne devraient-elles pas puiser de l'ardeur dans les éléments *épistémo-éthiques* de l'initiation pour asseoir une nouvelle gouvernance politique africaine ? Autrement dit, comment l'éthique initiatique que déploie le philosophe hampâtéen, qui tire ses bases des mythes africains, singulièrement peuls, peut-il contribuer à assurer un leadership vertueux en Afrique ? Quel sens véritable revêt l'initiation dans le dynamisme du pouvoir des peuples africains traditionnels ? L'initiation en tant qu'elle forme l'individu à l'assomption du savoir n'enseigne-t-elle pas à l'articulation dialectique de la sagesse et du pouvoir ; toute chose qui pourrait servir ~~avec éclat~~ de base à la réalisation à d'un leadership vertueux en Afrique ? Mais avant, quel diagnostic peut-on faire du jeu politique africain ? La volonté de résorber la problématique du pouvoir africain répond à un impératif commun qui doit conduire à penser des avenir possibles pour un changement notable et positif dans le fonctionnement du politique en Afrique.

### **1. Désespérances du leadership vicieux de la politique africaine**

Les indépendances et l'avènement du multipartisme semblaient avoir pavé la voie à des avancées prometteuses en termes de gouvernance politique en Afrique. Et cela en raison de la progressive érection de l'État de droit à travers une démocratie basée sur la tenue d'élections, quoique d'une transparence douteuse. Malheureusement, ces avancées n'ont pu façonner une image de grandeur aux États africains. Il y a ceci de singulièrement troublant que leur mode de fonctionnement se dissocie sensiblement de la morale. Depuis « 1960, année où la plupart des pays africains post-coloniaux ont accédé à l'indépendance, il existe un peu partout en Afrique un véritable déficit d'éthique politique » (M. S. Diop, 2008, p. 18). Un tel déficit est plus désespérant car les dirigeants africains apparaissent comme les véritables instigateurs de cet état. La conséquence continuelle en est donc le sous-développement. A. KABOU (1994, p. 26) observait que « L'Afrique est sous-développée et stagnante parce qu'elle rejette le développement de toutes ses forces ». En clair, la misère existentielle, les tragédies qui secouent les Africains sont induites essentiellement par le déni de toute inclination ou idée de moralité politique. Dès lors, l'individu se retrouve écrasé par une machine politique répressive et insouciante de la condition des peuples.

L'enlèvement, la confiscation des libertés, des droits collectifs et individuels se vivifient en Afrique. Le « respect des sujets de droit et de la liberté d'initiative des individus [ne constituent pas encore] la caractéristique principale des régimes africains » (A. M'BEMBE, 2000, p. 58). Les États africains méprisent les fondamentaux de l'État de droit. Ils perpétuent dans l'oppression qui contrarie l'épanouissement des masses. Cette oppression institue et renforce ainsi un climat délétère, toxique et aliénant. L'injustice est domiciliée de manière subtile et devient ~~devenant~~ une banalité. L'élite embourgeoisée aux commandes du pouvoir politique « se détourne de la voie héroïque et positive, féconde et juste, pour s'enfoncer, l'âme en paix, dans la voie horrible, parce qu'antinationale d'une bourgeoisie classique, d'une bourgeoisie bourgeoise, platement, bêtement, cyniquement bourgeoise » (A. M'Bembe, 2000, p. 269). On en vient alors à se demander : « que reste-t-il de la promesse d'autodétermination des nationalistes ? Ainsi, que reste-t-il des idéaux d'émancipation en regard de l'épreuve généralisée du

fratricide, du refus de faire communauté ? » (D. Abadie, 2014). Pour avoir généré une kyrielle d'incertitudes et de désespoirs, une telle préoccupation obsède et tourmente encore les esprits au sein des sociétés africaines.

En regard des pratiques liberticides, au maintien dans la précarité, à l'assoupissement existentiel des peuples, il devient évident qu'il y a une crise de modèle politique. L'homme politique africain post-indépendance conserve les insignes totalitaires, les logiques mortifères du mode d'administration hérité de la colonisation. La récurrence des discours et pratiques liberticides a créé un contresens politique qui fait que le sentiment qui habite en général l'Africain, quand il examine le véritable apport des indépendances, est un sentiment de déception, de profonde amertume vis-à-vis des élites politiques dirigeantes.

Le *Laaytere Koodal* d'Hampâté Bâ, sous le manteau de la métaphore, décrypte avec une verve rhétorique la cause de telles pratiques. Dans ce récit, l'on saisit surtout que, enclin à un eudémonisme égoïste, quand « l'occasion de jouer un rôle de chef advient à une âme vulgaire, il ne sait qu'instaurer une dictature mégalomane. Au lieu de faire régner la paix pour tous, ce sera le commencement de la terreur sombre. Les fripouilles deviendront financiers et les canailles frapperont la monnaie. La morale tanguera dangereusement sur la mer en furie des passions déchaînées » (A. H. Bâ, 1980, p. 182). En ce moment, ce qui se produit dans un tel État peut se comparer à la légitimation d'un "vaurien" comme dirait Hampâté Bâ, c'est-à-dire un incompetent. L'auteur affirme une perception du chaos qu'institue un ordre politique où les dirigeants sont dépossédés de l'intelligence du pouvoir.

Aussi, à partir d'une herméneutique de l'initiation du roi du Diéri dans le *Laaytere Koodal*, Hampâté Bâ apporte des éclaircissements sur la menace d'une arène politique truffée d'hommes incompetents et parvenus. Diôm-Diéri, est fils d'Hammadi, héros du *Kaïdara* qui sut acquérir le pouvoir du savoir par l'initiation. Porté d'une volonté d'accéder à la révélation des symboles griffonnés sur le mur et surtout sur la maladie qui empeste un pouvoir et une maison régnante, Diôm-Diéri interroge son Maître-Initiateur Bâgoumâwel. Bâgoumâwel, alors, reprenant l'une des sagesses du grand djinn, l'un de ces personnages familiers de la cour du roi

Salomon, rétorque ceci : « Ce qui a tôt fait de tuer le pouvoir (...) qui disperse le groupe royal et l'anéantit, c'est d'introniser des vauriens... » (A. H. Bâ, 1976, p. 109). L'ascension d'incompétents au trône est un facteur de déclinaison du pouvoir. Or, le déclin de tout pouvoir entraîne des tourments sociaux, car, justement, les vauriens se sont emparés du pouvoir. Bâgoumâwel l'affirme en ces termes : « Si les vauriens l'emportent, la paix quitte le village. Le Bien d'autrui, on le pille et le dévore » (A. H. Bâ, 1976, p. 109).

La symbolique du *Kaïdara* également met en avant ces vices d'un pouvoir politique arbitraire. Dembourou dans ce récit incarne l'*anthropos* politique qui exprime un désir enflammé du pouvoir. Exprimant une tendance inavouée de certains hommes politiques africains, Dembourou déclare : « Je vais employer mon trésor à me créer une grande chefferie. Je commanderai à beaucoup de villages. Je deviendrai un grand seigneur. On parlera de moi, on chantera mes louanges, on me craindra. Je ne souffrirai point que l'on parle de quelqu'un d'autre dans tout le pays » (A. H. Bâ, 2011, p. 38). Cela révèle les ambitions d'autoritarisme de Dembourou. Totalitaire en puissance, il nourrit la hantise, la soif du pouvoir et aspire aux futilités de la gloire qui obscurcissent l'horizon éthique du pouvoir.

Par ailleurs, les conduites de certains leaders politiques africains sont comparables à ceux de Petit Bodiel. En effet, le *Petit Bodiel* offre des indices de lecture et de compréhension très actuelle du leadership vicieux en Afrique. Bodiel, par des coups fumants et des tours carabinés, finit par mûrir une propension pour des styles de commandements autocratiques. Ses propos pompeux, teintés d'humiliation à sa mère expriment ses mauvais desseins de commandement : « Je serai Roi ! (...) Il faut (...) que devant moi le Lion superbe courbe la tête (...) Que l'éléphant continue à me croire capable de le transformer en un cochonnet pestiféré ! Que tous ces grands de la jungle soient abrutis au point de me croire capable de faire rétrograder le soleil parvenu à son zénith... » (A. H. Bâ, 1993, pp. 102-105). Petit Bodiel dévoile une forte tendance à la gloire plutôt qu'à un désir altruiste de pouvoir qui procure l'épanouissement. Il est le prototype de l'homme régressif en politique, c'est-à-dire l'homme qui exprime exagérément et exclusivement l'amour de soi.

Petit Bodiel est un personnage semblable à certains aspirants au pouvoir en Afrique. Sa conduite indique qu'en lui « sont prévisibles les développements de l'orgueil, de la tyrannie, de l'intolérance » (A. H. Bâ, 2011, p. 38). Ses intentions frisent le commandement totalitaire et d'un train de vie de satrape ; cette « tendance mégalomane à la construction des châteaux, et la propension à ce qu'il convient d'appeler *nomismalâtrie*, c'est-à-dire l'idolâtrie de l'argent » (J. Ndzomo-Molé, 2015, p. 16). Cette attitude de la politique plate est celle de certains politiques dans des États africains. Elle correspond aux agissements contre-nature d'une politique encore fossoyeuse de liberté comme on peut s'en apercevoir dans le conte *Le roi et le fou* qui dresse le sombre portrait du roi despote Hediala :

Au cœur de la forêt régnait un roi despote appelé Hediala. Chaque matin, la malignité de ce roi produisait de quoi faire bouillir d'angoisse la cervelle de ses sujets. Ses conseillers avaient beau faire, Hediala, têtu comme une mule, avait décidé une fois pour toutes de torturer tous ceux qui faisaient parler d'eux. Sourcils toujours froncés, il ne levait le bras que pour frapper, n'ouvrait la bouche que pour insulter. Il demandait aux uns d'avalier des flammes, aux autres de lécher un couteau tranchant, et Dieu seul sait quoi encore (A. H. Bâ, 2011, p. 38.).

Ces lignes dissimulent l'indice d'une pathologie politique exaspérante : le despotisme. Les vices du leadership politique en Afrique, soixante (60) ans après les indépendances, sont comparables au règne du roi despote. Les citoyens apparaissent sous un état d'angoisse perpétuelle. Ils n'ont pas la quiétude qu'un État de droit offre à son peuple. Comparable à une nécropole, nul n'échappe à ses affres. Une telle gouvernance qui s'entiche de violence, de domination, d'exploitation révèle la réalité d'un leadership vicieux, et par conséquent à visage inhumain. Le contemporain africain se dévoile sous ce prisme. Il révèle des États qui persévèrent dans l'arbitraire politique.

Il apparaît ainsi que l'expérience du jeu de la politique en Afrique donne la preuve d'un jeu trouble, d'une politique contre-productive faite de dictatures, de débauche électorale, de corruption, de présidences à vie ou d'« Afrique des rois » (S. Diakité, 2016, p.13. (v75)), de « politique du ventre » (J-F Bayart, 1989, p. 281), de rattrapage ethnique. Des agissements récurrents qui se détournent d'un ordre fondé sur le bon politique. Ainsi, « l'Afrique semble aller à

vau l'eau en se perpétuant dans les crises politiques infinies » (S. Diakité, 2014, p. 78). L'Actualité de l'Afrique est visiblement celle de coups d'états, d'assassinats ou d'exiles politiques, de « constitutions trouées, falsifiées, bafouées » (s. Diakité, 2016, p.13 (v77)). A. Bamba a donc raison de parler d'"États africains informels" car, ce sont des États qui dédaignent les fondamentaux de l'État de droit. La conséquence de ces dynamiques destructrices est « l'ajournement de la réalisation des ambitieux programmes de développement » (A. Bamba, 2017, p. 100.)

Ainsi,

comme fascinée par sa propre impuissance, la politique dérape [...] Délaissant l'essentiel elle se délecte de l'accessoire, tourne à vide, n'embraye plus sur les réalités et les demandes sociales ; les rigidités et l'arrogance technocratique s'amplifient ; les hommes politiques en tombent d'autant plus facilement dans les pièges et les séductions perverses du vedettariat médiatique, des jeux d'appareil, du pouvoir pour le pouvoir, voire de l'argent ; et les citoyens se détournent d'autant plus de la politique (J-P. Worms, 2005, p. 106.)

## **2. Initiation au savoir et au pouvoir comme dialecticité de la sagesse et du pouvoir dans l'Afrique de la tradition**

Propriété du domaine du divin, du sacré ou de l'ésotérie, l'initiation fonde l'être dans l'univers traditionnel. Les épreuves en sont l'essence car elle repose sur l'endurance, le sacrifice, la mortification de soi. De fait, « Une initiation facile équivaldrait à une supercherie et l'on ne reconnaîtrait aucune force ni aucune puissance à un homme qui n'aurait pas fait la preuve qu'il était capable de surmonter de grandes souffrances pour franchir les obstacles dressés devant lui » (A. Ndaw. 1997, p. 98). Elle est le moyen par lequel un initié, porteur d'un savoir sur la totalité des êtres et des choses a sous sa férule un néophyte. Cet initié a la charge de transmettre au néophyte, par des épreuves initiatiques, une diversité de savoirs ou de compétences. Cette dévolution initiatique vise la saisie profonde des subtilités de l'existence en conférant un pouvoir dont la portée peut être politique, religieuse, sociale, etc. Ce savoir initiatique modèle la morale ou la vertu, constituant ainsi une éthique pouvant influencer la vie.

Dans l'univers épistémique hampâtéen, ce caractère hautement éthique et supérieur du savoir est prégnant. Hampâté Bâ affirme que : « le savoir vaut plus que l'ambre, plus que le corail et même plus que



l'or fin » (2011, p. 65). Le savoir est précieux. Et s'il en est ainsi, c'est parce qu'il admet une portée comme « enseignement profond et pratique » (A. H. Bâ, 2011, p. 83) qui amène à la saisie de l'essence des choses utiles à la vie pratique. Ainsi, est-il une lumière, « une étincelle qui vient de très haut. Elle fend l'obscurité de l'ignorance comme l'éclair perce le gros nuage noir qui assombrit la nuée. Quand il pénètre une âme, il lui assure joie, santé et paix, trois choses que les hommes ont toujours souhaitées pour eux et pour ceux qu'ils aiment » (A. H. Bâ, 2011, p. 72). Dans cet élan, sa quête devient « un devoir sacré ». Platon (2008, 281e) écrit d'ailleurs que : « Parmi toutes les choses qu'on peut posséder, y en a-t-il une qui soit un bien ou un mal, sinon ces deux-ci qui le sont réellement : le savoir qui est le bien, l'ignorance qui est le mal ».

De la sorte, le savoir vise le bien dans la mesure où il « ôte aux esprits humains la sauvagerie, la barbarie et la férocité. [...] Le fait d'être instruit ôte toute légèreté, toute témérité, toute insolence. Il habitue l'esprit à mettre en balance les raisons pour et les raisons contre ; il conduit à rejeter les premières idées que l'esprit offre ; et à ne rien accepter qui n'ait été mis à l'épreuve » (F. Bacon, 1991, p. 71). Ainsi, « Le savoir supprime la veine admiration de n'importe quoi, qui est la racine de toute faiblesse » (F. Bacon, 1991, p. 71). L'auteur révèle que le savoir soustrait du vice, peaufine le comportement humain, aiguise l'esprit critique et de jugement et élève la raison humaine à un degré excellent.

Mais, au regard des pénibles épreuves des néophytes de *Kaïdara*, la quête du savoir requiert une apathie stoïcienne. Le Sylphe le signifie à Hamtoudo en ces termes : « l'apprenti forgeron tire sur le soufflet de la forge durant des années avant de recevoir de son maître le secret du savoir qui permet de transformer les métaux en outils maniables » (A. H. Bâ, 2011, p. 27). Le savoir admet ainsi un effort placide et patient comme dynamique qui sous-tend la volonté du quêteur de savoir. Il l'engage dans un élan utile qui rend possible l'élévation de son esprit des ténèbres à la lumière. Cette luminescence révèle le secret du savoir comme puissance capable de modeler, d'amener toute chose à sa meilleure version. Dire que le savoir est une quête, c'est dire que sa réalité revêt un acte et non une passivité.

Le mythe *Kaïdara*, en tant que mythe de la connaissance, enseigne sur cette quête d'élévation de l'ignorance à la connaissance

qui libère et participe à la consolidation du corps social. Basé sur le principe de l'initiation, ce mythe est un récit mystico-initiatique du savoir à portée pratique. Il met en scène Hammadi, Dembourou et Hamtoudo, trois jeunes aventuriers choisis par le destin pour une aventure de l'inconnu et dans l'inconnu. Au départ, ils doivent se libérer de l'enchantement des mirages et du décor qu'offre la lumière aveuglante du monde de la pénombre. Après une offrande d'holocauste, les trois amis entament leur voyage qui sera parsemé d'embûches jusqu'à la demeure souterraine de Kaïdara. Durant la pérégrination, un symbolisme éprouvant mais pédagogique se déploie. Il incarne le savoir comparable à de l'or enveloppé, drapé dans un vieux chiffon jeté sur un tas d'ordures au bord de la route pour mieux voiler sa qualité à l'intelligence des néophytes. Une fois chez Kaïdara, les aventuriers sont pourvus de mannes. Ces mannes représentent subtilement le mystère de l'initiation : éprouver l'intériorité des aventuriers afin de mettre à l'épreuve leur volonté et leur disposition à la quête du savoir. C'est pourquoi, le chemin du retour est parsemé d'épreuves.

Au bout du voyage, Hammadi sort victorieux et ses deux compagnons périssent. Leur mort témoigne de ce que le verdict de l'ignorance est la mort. Les hommes, dès lors qu'ils ne sont pas encore sortis de la teneur obscure de l'ignorance paraissent bornés et peinent à porter des jugements raisonnés sur les choses. Face aux épreuves, Hammadi fait preuve d'humilité et de patience en tant que béquilles de pèlerins afin d'acquérir la connaissance qui oriente toute chose. L'initiation amène donc à la contemplation du savoir et à son utilité. *Kaïdara* exprime la dialectique qui mène à la révélation éthique et pratique du savoir. La victoire d'Hammadi dévoile qu'il s'agit d'une quête du savoir qui doit guider toutes les actions et pulsions humaines. Ses amis trouvent la mort pour n'avoir pas voulu régler leurs pulsions de pouvoir et d'avoir à la lumière du savoir. Clairement, cette allégorie est un processus dialectique, ce mouvement magique, qui se confond à un processus initiatique. Et, comme il est apparu dans ce récit, « Ce procédé exige une intelligence supérieure et un travail infatigable, dont seul est capable le philosophe né » (platon, 2008, p. 21). Ainsi, l'initiation ou la dialectique s'offre comme le matériau primordial nécessaire à l'édification de la connaissance rationnelle comme lumière éblouissante qui irradie tel un soleil.

Dans *Kaïdara*, le domaine des symboles est le privilège de la démarche initiatique. Sa structure répond aux trois moments clés d'une initiation rigoureuse : un *état initial* où l'homme demeure encore dans une hébétude totale, dans l'ignorance, *une sortie* où, animé par le feu sacré de la quête et tenu par une soif frénétique de savoir, l'homme s'élance dans une odyssée spirituelle et intellectuelle dans le monde souterrain ou au mystérieux pays des symboles. Enfin, *l'accomplissement et le retour gagnant vers le monde extérieur* pour rendre profitables ses expériences initiatiques. Cette démarche montre que, pour cerner le sens des symboles, le néophyte part des connaissances inférieures en tirant doucement « l'œil de l'âme » vers le haut, vers le siège de la connaissance à savoir Kaïdara, à la fois possesseur et limite du savoir. Une telle quête a pour enjeu réel de fournir à l'initié des leviers épistémo-gnoséologique et ontologique supérieurs, de le gratifier d'une puissance morale et mentale capable de l'élever à la grande perfection. De telles assises épistémiques, il pourra les mettre à son service et notamment au service de la société. En bref, *Kaïdara* enseigne que l'acquisition du savoir vrai et utile, tant personnellement que collectivement, inclue une réelle initiation.

En faisant reposer par la métaphore toute entreprise humaine sur le savoir, ce récit entend faire éclore la vertu dans le sujet humain, et au-delà dans la cité. C'est ce que laisse entendre ce passage de Platon : « On amorce en écartant les sens et en appliquant la raison à ce que chaque objet est en soi ; dans cet élan, on n'abandonne pas la partie avant que l'essence du Bien soit appréhendée par la pensée » (Platon, 2008, 531d-535a). C'est pourquoi, empli de vertus, Hammadi, regagnant heureux les siens, est finalement couronné roi avec une légitimité reconnue de ses concitoyens.

À ce niveau, surgit la portée politique du savoir initiatique. Le savoir initiatique vise clairement la formation rigoureuse des chefs ou futurs chefs aux devoirs politiques afin de leur conférer une légitimité. C'est dire qu'il est l'unique garant d'une élite politique soucieuse du bonheur individuel et collectif. Au reste, lorsque Kaïdara se dispose à la révélation des symboles à Hammadi, hors du monde souterrain, il le fait dans l'univers social afin qu'il en fasse un profit utile aux autres. La quête du savoir a pour but de conférer un pouvoir au service de la cité. Après une instruction béatifique, désormais mûri, Hammadi met en valeur son initiation dans sa cité en étant un

bon roi. Il a l'étoffe du *silatigui*, le portrait-type de l'initié, qui possède le profil de la sagesse comme haute dimension spirituelle du politique.

Ayant développé sa conscience éthique, il n'abusera pas de ses sujets en maître absolu ou en tyran sanguinaire. Cela amène à la révélation que la quête du savoir admet, un but politique, c'est-à-dire le savoir du pouvoir. Dans la tradition peule ou africaine, « Tout le monde n'est pas appelé à diriger », rappelle A. H. Bâ (2011, p. 6). Seul l'initié qui réalise pleinement l'initiation doit tenir la gestion de la société et l'orienter dans le sens du meilleur. Platon développe plus clairement une telle conception de l'initiation dans la question du pouvoir dans *Le Politique*. L'auteur y soutient ceci :

« Celui qui aura traversé entièrement les épreuves de l'enfance, de la jeunesse et de l'âge adulte et qui en sera sorti non entamé, celui-là il faudra l'établir comme gouvernant et gardien de la cité ». De ce fait, au regard de la noblesse de son entreprise « il conviendra de l'honorer durant sa vie et jusqu'à sa mort, et de lui consentir en partage des privilèges insignes pour ce qui concerne les tombeaux et les autres monuments commémoratifs. Quant à celui qui n'en sortira pas indemne, nous l'excluons. Voilà donc, (...) en quoi consiste notre procédure de sélection et d'établissement des gouvernants et des gardiens ». (2008, 413c-414a).

Les épreuves initiatiques sont essentielles afin de mieux outiller les dirigeants en savoir éthique sur la direction du pouvoir politique. C'est pour cette raison que, dans *Kaïdara*, « Le savoir est présenté comme la seule poche de survie au pouvoir et à l'avoir. Autrement dit, celui qui a le savoir détient et commande le pouvoir et l'avoir, concentre entre ses mains la puissance de commande et d'exécution du pouvoir et de l'avoir » (Y. KOUMA, 2012, p. 146.). Platon dira que : « l'âme des gardiens doit être dotée d'une nature particulière : elle doit au plus haut point, (...), tout à la fois être pleine de fougue et tendre vers le savoir, pour que les gardiens puissent, comme il se doit, se montrer doux envers leurs subordonnés et implacables envers leurs ennemis » (PLATON, 2008, 18a). Il importe de comprendre que le savoir nimbe les hommes, en particulier ceux appelés à diriger.

Au fond, « Une cité ne saurait atteindre l'excellence qu'à la condition que son gouvernement soit exercé par des hommes savants, instruits des fins de la vie commune et des moyens à mettre en œuvre afin que les citoyens soient formés à la vertu qui est la condition de leur bonheur commun » (L. Brisson, 2008, Notice). L'initiation au

savoir n'est donc pas philautie. Il convient de noter, en fin de compte, que le savoir est l'assise solide pour l'édification de la société, et un puissant moyen qui permet la résolution des problèmes sociaux et l'épanouissement social. Par ce même fait, la politique ou, au mieux, les candidats au pouvoir devraient être habitée du savoir du pouvoir pour mener à bien la gestion du peuple.

### **3. Quand le pouvoir rencontre la sagesse pour une politique éthique en Afrique postcoloniale**

Il est clair que la rencontre du pouvoir avec la sagesse est une « théorie raisonnée du bien et du mal » (E. Kant, 2012. p. 543) dans l'agir politique. Entendons par là que l'articulation pouvoir et sagesse indique les principes politiques. Grâce aux liens tissés entre ces deux valeurs, l'homme politique devra établir la démarcation entre le bien utile pour le peuple et le mal qui le ruine. L'idée que le pouvoir se trouve au bout du savoir est une quête qui veut que le pouvoir épouse la sagesse. Cette révélation est hautement consignée dans cette pensée : « Le pouvoir du chef (...) doit s'appliquer avec sagesse dans toutes les décisions qui impliquent son peuple. Son autorité ne doit pas être pour lui un moyen d'oppression (...) » (A. S. H. Félicité, 2008, p. 44.). Cela est, au reste, l'une des leçons politiques du *Laaytere Koodal*.

Le *Laaytere Koodal* met en évidence cette révélation par la *tunique d'épines*. La *tunique d'épines* symbolise l'essence du pouvoir « comme responsabilité énorme et souffrance pour celui qui en assume l'exercice. Le peuple est une lourde charge qui pèse sur le monarque ou le chef et dont il ne peut se départir, sous peine d'être humilié et de tomber bas » (M. L. Seck, 2002-2003. p. 138). Cette pensée montre les défis immenses et scabreux du pouvoir. Ainsi, l'homme d'État qui assume une telle portée du pouvoir fait office de figure vertueuse. Il est alors le serviteur de la cité en tant que leader vertueux et amoureux de sa patrie. Car, le leadership vertueux, en répondant au « Que dois-je faire ? » (E. Kant, 2012. p. 543) que traite la Morale kantienne, recommande « d'assurer à l'individu la sécurité et les conditions politiques d'une vie plus satisfaisante » (A-L. Angoulvent, 1994, p. 12). Le but propre du pouvoir est, donc, de garantir les conditions nécessaires permettant à chaque individu d'avoir un épanouissement sociopolitique constant. De la sorte, la politique se révèle comme un moyen d'améliorer les conditions de vie et d'assurer le bien-être collectif.

Partant, la présente réflexion est une prospective en quête d'un leadership vertueux en Afrique. Elle se réfère au souffle éthique de la tradition africaine dont Hampâté Bâ est un illustre apôtre. On l'a vu, une herméneutique des récits hampâtéens dévoile que la réalisation d'un leadership vertueux en Afrique imbrique une rencontre ou une construction dialectique entre sagesse et pouvoir. Pour l'exercice du pouvoir en Afrique, il faudrait l'assomption de la sagesse que sous-tend l'initiation. L'effectivité de cette intention bienfaisante suppose que les souverains africains se soumettent à l'initiation aux secrets les plus arcanes du pouvoir en vue de posséder la sagesse qui légitime l'étoffe pouvoir et mène à la prise de décisions éclairées, transparentes, intègres et morales, en consultation, bien entendu, des acteurs sociaux.

Il importe que les gouvernants africains s'inspirent de cette conscience historique vivante en vue de résorber la crise du pouvoir politique. En Afrique, absolument, « pour les tyrans qui abusent de leur pouvoir et pour les vauriens qui parasitent les hautes fonctions, les détournent et les confisquent à leur profit personnel » (A. H. Bâ, 1976, p. 16), il faudrait un accompagnement éthique des principes de gouvernance à partir des principes de l'initiation qui assainissent les rapports mutuels entre dirigeants et dirigés mais également entre dirigeants et opposants. Si tel est qu'"il n'y a pas de petite querelle", c'est surtout « par le truchement des rites initiatique et mortuaire, les êtres humains cherchent à asseoir la quiétude, à la fois, mentale, somatique et sociale, nécessaire à leur survie » (L. Ndiaye, 2012, p. 40).

En Afrique traditionnelle, l'initiation en ce qui concerne le commandement préside à l'intronisation et au maintien d'une autorité légitime. Elle est un dispositif culturel légitime et légal qui prémunit contre les possibles abus d'un monarque excessivement puissant en vue de la réalisation d'une vision de la vie politique qui maintient la cohésion, la paix, la stabilité, et d'impulsions sociopolitiques. La posture essentielle et éthique de l'initiation dans la gestion du pouvoir vise clairement une profonde incrustation, un fécond épanchement de la sagesse dans ce domaine de la vie des hommes. La sagesse est le nombril de la vertu humaine en tant que notion complète renfermant un ensemble d'idées morales, de valeurs, de pratiques. Elle amène par une volonté intérieure vertueuse non contraignante à agir dans le sens de la bonne action. Elle promeut un

idéal de vie juste et équilibrée par laquelle le dirigeant peut et doit se contenir face à toute adversité ou éventualité de nature agressive.

L'exigence d'articulation entre sagesse et pouvoir en Afrique est une fenêtre ouverte vers la consolidation d'un leadership vertueux. Le *Laaytere Koodal*, on l'a vu, définissait déjà le politiquement correct. Dans l'initiation au pouvoir du roi Diôm-Diêri, Bâgoumâwel est diligenté par Guéno<sup>1</sup> pour sa cause initiatique afin de dégager patiemment en lui l'image du bon dirigeant. Bâgoumâwel est le prophète du Bien dans *Njeddo Dewal*. Vainqueur du mal et porteur de sagesse, il tient le rôle assez occulte d'une éminence grise. Son préceptorat est, alors, opportun pour Diôm-Diêri dans sa quête. Durant l'initiation, il adressera ainsi au roi des recommandations comme morale politique : « Qui commande à tous est appelé « tête ». Car il n'est rien de plus respectable qu'elle. Quiconque est appelé « tête » est considéré comme étant la bouche, les yeux, les oreilles et le nez du groupe qu'il guide et commande » (A. H. Bâ, 1974, p. 85). Cette métaphore relevant de l'anatomie humaine ouvre à une herméneutique éclairée de la position qu'occupe celui qui prétend à la fonction dirigeante ou dirige. La tête en tant qu'elle allégorise l'étage supérieur de l'être évoque ici l'autorité et le pouvoir. Siège de la raison, elle mène à la sagesse qui instigue à la prise de décision qui confère au dirigeant, perçu comme figure centrale du peuple, la légitimité qui lui est due.

La tête comme autorité et pouvoir en tant qu'elle est composée de la bouche doit ordonner les directives salutaires à suivre par ses sujets ; d'yeux pour avoir une vision limpide et lucide des buts sociopolitiques du pouvoir ; d'oreilles pour écouter et être attentif aux besoins et aspirations élevées de ses administrés et des critiques de ses adversaires politiques, et ne point tirer satisfaction à la torture de ses opposants pour leurs positions divergentes. Comme dirait Salomon : « Ne te réjouis pas de la chute de ton ennemi et que ton cœur ne soit pas dans l'allégresse quand il chancelle » (La Bible, chapitre 24, verset 17-18) ; enfin, le nez pour pressentir et anticiper ou sentir et résorber les défis du moment ou à venir. Agissant ainsi, le dirigeant est moins enclin à l'autoritarisme et plus désireux du bien-

---

<sup>1</sup> Guéno représente dans la mythologie et dans le panthéon peul est le dieu suprême qui trône au sommet de la hiérarchie cosmique. Ainsi, Guéno l'éternel, est la figure de la divinité créatrice. Comparable au Christ dans le Christianisme ou à Allah dans l'Islam, il se caractérise par la bonté et préside au destin des hommes.

être collectif. Cela met en présence de la perception d'un leadership basé sur la vertu.

Diôm-Diéri cerne bien l'utilité de faire prévaloir la quête de la sagesse sur celle du pouvoir afin d'être un dirigeant qui accède à la plus haute marche de l'État avec une conscience éthique. Son attitude dans l'initiation montre qu'il possède l'étoffe de *silatigui*. Il ne veut être un piètre dirigeant parvenu, qui accède au pouvoir, dépourvu des usages, des manières et de la culture politique. Cette vision a pour effet de permettre au chef de diriger efficacement son peuple à partir de ses valeurs de communication, d'écoute et de vision. Une telle sagesse devrait constituer la base de l'action politique en Afrique et amener les politiques à adopter la marche du caméléon qui « indique au sens diurne que le sage ne fonce jamais tête baissée dans une affaire. Il en pèse d'abord le poids, mesure la capacité, jauge le volume de ce qu'il a à entreprendre avant de s'y risquer » (A. H. Bâ, 2011, p. 129).

Grâce à la sagesse qui aiguisé la capacité de jugement de l'homme politique, il sait évaluer, soupeser l'influence et la portée de ses actes avant toute action ou prise de décision. Les politiques en Afrique devraient épouser et affectionner cette grande vertu « semblable à un grand soleil radieux » (A. H. Bâ, 1974, p. 105) dans leur gouvernance. Ainsi, seront-ils prudents et capables de discerner « ce qu'il faut faire pour bien agir dans les circonstances de la vie » politique (D. Soro, 2012, p. 222). Comprendons que, de par sa pureté idéelle, la sagesse alliée à la fois éthique, conscience de soi et d'autrui. En cela, elle est le privilège des vertueux et ceux qui s'engagent pour le bonheur universel. C'est pourquoi, elle devrait être recommandée dans l'exercice du pouvoir.

Il importe donc que la sagesse et le pouvoir se rencontrent en Afrique afin d'aboutir à une nouvelle politique qui honore et élève les Africains à une vie digne et épanouissante. Les politiques africains devraient voir dans la politique, une pratique sociale qui a pour but la sauvegarde de l'intégrité et l'unité du corps social. Pour que leur pouvoir soit efficace, il faudrait qu'il soit assorti de sagesse. Le "pouvoir" renferme l'idée de capabilité, c'est-à-dire la « Capacité ou la faculté naturelle d'agir [ou la] faculté légale ou morale, (le) droit de faire quelque chose » (A. LALANDE, 1997, p. 801). Ainsi, les leaders africains devraient réaliser que détenir un pouvoir revient à être



capable d'impacter positivement, d'amener à l'exécution de choix et de décisions muris, en vue de résultats conséquents sur la vie des citoyens.

La politique en Afrique ne devrait pas apparaître comme ce type de pouvoir auquel aspiraient Dembourou et Hamtoudo dans *Kaïdara* ; un pouvoir contre-nature basé sur la domination arbitraire et assoupissante des peuples. Le pouvoir qu'il faudrait à l'Afrique, c'est le pouvoir ancré dans la sagesse comme souffle qui permet l'orientation de l'action collective dans une bonne direction ; ce qui pourrait faire advenir et asseoir la morale politique dans l'ordre social. L'homme d'État en Afrique devrait appartenir à la classe privilégiée des *rimbés*. Cette classe, seule habilitée à diriger, car possédant la sagesse qui réside tout d'abord chez le « noble, comme Hammadi le héros gagnant de toutes les épreuves (...) Ensuite, [possédant] toutes les qualités de la Pullagu, code d'honneur peul. Enfin, [étant] savant et riche » (A. H. BÂ, 2011, p. 09). Noblesse, honorabilité, savoir, richesse doivent être les traits caractéristiques du dirigeant. Il apparaît aisément que c'est au noble qu'il incombe d'exercer l'autorité ou de tenir les rênes du pouvoir. Non poussé ou guidé par une volonté extérieure, les intentions du noble sont altruistes. Il a le profil du dirigeant que recherche tout peuple.

Le dirigeant agissant comme un noble est un médecin, un guérisseur de l'âme humaine individuelle et sociale. C'est de cette sorte qu'il a une saisie réelle des besoins et aspirations des autres, et favorise le respect mutuel et la bienveillance sociale. Ainsi, lorsque la société tournoie dans les tourments et les maux de l'existence, cette disposition lui permet d'apporter le remède qui manque. Au fond, la cité parfaitement administrée est la cité du sage qui est illuminé par la vertu. Cette idée qui soutient la candidature du noble à la direction du pouvoir se renforce chez Platon à travers la description qu'il propose du philosophe dans le Livre VI de *La République*. Pour Platon, le philosophe exprime un désir profond pour la science, il déteste le mensonge et a la passion de la vérité. Il est sage et avisé, il a la maîtrise de soi et est dénué de cupidité. Il participe de la noblesse, il est juste et avenant etc. (Platon, 1995, 485b-487a). Ces qualités permettent de comprendre pourquoi l'auteur affirme que la sagesse apparaît « chez certains citoyens, par laquelle cette cité délibère, non sur quelqu'une des parties qu'elle enferme, mais sur l'ensemble d'elle-

même, pour connaître la meilleure façon de se comporter à son propre égard et à l'égard des autres cités » (Platon, 1966, 428d).

L'Afrique a donc besoin de gouvernements des sages, car à l'heure actuelle, elle en est encore largement dépourvue. L'excellence de la cité africaine doit être avant tout une marche sans cesse entreprise afin de fournir à la société une bonne dose de bien-être. Pour cela, il faudrait le bon dirigeant. Or, cet homme, pour être efficace et productif, devra posséder la sagesse qui confèrera un socle rationnel solide à son pouvoir. Au pays des nains, le petit vieillard, en rappelant à Hammadi les causes de la mort de ses amis, lui révèle cette vérité. En ces termes, il lui dit « Hammadi, tes deux compagnons ont choisi deux fins douloureuses : la fortune et le commandement. Et, ils en sont morts brutalement. Quant à toi, tu as choisi la vraie fin : le savoir. Et au tréfonds du savoir tu as trouvé pouvoir et fortune que convoitaient tes amis » (A. H. BÂ, 2011, p. 39). Ici, le savoir incarne l'élément rationnel et sapientiel, et Hammadi a épousé la voie du savoir et a acquis le pouvoir de diriger utilement et l'intelligence économique pour gérer équitablement des biens. Cette analyse est une invitation pour les hommes politiques à s'engager résolument sur la voie de la "vraie fin" à savoir la sagesse du pouvoir en lieu et place d'une recherche effrénée du pouvoir pour le pouvoir.

L'initiation d'Hammadi est une grande leçon de morale politique pour les leaders politiques africains. En effet, Hammadi, à la base, ne chérissait aucunement le pouvoir. Il se trouve propulsé sur le trône royal. Il acquiert le pouvoir royal à force d'acharnement et d'obstination pour la connaissance. Cela est aussi une invitation à la probité, à l'endurance pour tout citoyen qui nourrit des ambitions de pouvoir, précisément politique. La sagesse dont fait preuve Hammadi sur le chemin du départ et le chemin du retour jusqu'à sa terre natale font de lui un homme taillé sur mesure pour l'exercice du pouvoir. Le peuple donne son aval pour le sacrer roi non pas uniquement pour ses richesses mais plutôt pour sa pleine sagesse.

L'initiation de Diôm-Diêri est, par ailleurs, un enseignement lumineux pour que se réalise un leadership vertueux en Afrique. Ce récit est à la fois une initiation à la science suprême, la sagesse, et une initiation à l'exercice du pouvoir royal. C'est l'articulation de ces deux initiations qui permet de conduire éthiquement le destin d'un peuple. Diôm-Diêri est conscient du fait que présider au destin d'un peuple

n'est point une sinécure. Cette prise de conscience l'emmène à vouloir déchiffrer obstinément le mystère caché derrière le *Bâtâssari*. Diôm-Diêri réussira au bout des épreuves après une initiation de quarante ans. De fait, « Pendant la seconde tranche de vingt et un ans, l'homme *va mûrir* les enseignements qu'il a reçus dans la période antérieure. Il est considéré comme étant à l'écoute des sages, (...). À quarante-trois ans, par contre, il est censé avoir atteint virtuellement la maturité et figure parmi les maîtres » (A. H. BÂ, 1980, p. 13). Durant les années initiatiques de Diôm-Diêri, le pouvoir est détenu symboliquement par le Silatigui. Diôm-Diêri demeure à son écoute.

Cette condition vise d'abord à inculquer au candidat la patience et non l'empressement pour le pouvoir. Il s'agit de développer chez le candidat les qualités d'écoute et d'obéissance, de sorte qu'il soit dénué d'impertinence et d'impatience. Ensuite, elle vise à lui fournir la vertu qui lui permettra de fonder un ordre harmonieux où la sagesse et le pouvoir font corps et procure à la société la stabilité et un bonheur durable. Dès lors, « La vertu s'accommode (...) de la fortune et du pouvoir politique » (T. OBENGA, 1990, p. 208). Diôm-Diêri est ainsi le suprême parangon de l'homme d'État utile à l'Afrique. Comme en témoigne son initiateur : « tu es bon, tu n'éconduis point qui demande de l'hospitalité ; tu nourris ton hôte ainsi que tout homme dans le besoin, que ce soit l'orphelin ou l'esseulée ; tout miséreux, tu l'accueilles et le met à l'aise ; ta réputation va briller d'un vif éclat » (A. H. BÂ, 1980, p. 49).

Lorsque Hammadi réussit son initiation, il devient un bon dirigeant, le bienfaiteur de son peuple. Il devient semblable au roi de l'État bovin, dans la *Poignée de poussière*, qui avait pris son rôle à cœur et le jouait si bien que tout marchait à quatre pattes, tout allait à merveille (A. H. Bâ, 1994, p. 36). Hammadi, animé par le souci de son peuple,

construisit une demeure digne de sa fortune. Il prit à charge tous les indigents et les grands malades de son village. Il créa une maison de bonté pour recevoir pauvres, voyageurs et connaisseurs en toutes choses [...] veillait à ce que son peuple mangeât à sa faim et s'habilla convenablement (A. H. Bâ, 2011, p. 30).

Ceci clarifie sur l'exigence que les leaders politiques africains doivent asseoir leur légitimité en s'armant de savoir pour être des

Hammadi et des Diôm-Diêri pour leur société en quête de plein épanouissement

L'histoire de l'humanité témoigne de la filiation entre la sagesse et le pouvoir. Il existe des traces de règnes où l'imbrication de l'art politique et de la sagesse ont porté à une plus grande dignité et un épanouissement satisfaisant la vie des individus et des peuples. Dans cette logique, le règne de Soundjata Kéita révèle la valeur de l'interpénétration de ces deux déterminations éthico-sociales et politiques. En effet, « Avec Soundjata la paix et le bonheur entrèrent à Niani... » (D. T. NIANE, 1960, p. 146), car, justement, il régnait avec sagesse sur le peuple mandingue. Cela évoque également l'attitude historique et source d'enseignement du roi Salomon qui implorait son Dieu afin que celui-ci lui accorde la sagesse pour diriger son peuple après l'avoir reçu en héritage. Il avait conscience de la lourde tâche qu'implique la gestion des hommes. Les hommes ne sont guère un troupeau insouciant que seul le pouvoir de pasteur peut conduire. Il faut une grande sagesse pour les conduire. La sagesse et le pouvoir peuvent, de ce fait, s'appliquer ensemble en Afrique pour un meilleur soin de la vie sociale et politique et permettre de se libérer du pouvoir coercitif et autoritaire auquel l'on assiste continuellement en Afrique.

### **Conclusion**

Cette étude aura amené à cerner que la problématique du pouvoir en Afrique relève du fait que la plupart des dirigeants africains se détournent de l'essence du pouvoir et persèverent dans les rets d'un leadership vicieux. Toutefois, les défis de l'heure, de chaque instant dans le contexte politique africain post-colonial, commandent de s'engager dans un élan de changement de perspective pour une bonne gouvernance effective. Un tel désir de changement pourrait se conforter par les idées-forces de l'initiation comme valeurs éthique et locomotive de l'action politique. Partant, en dévoilant le sens ou la révélation éthique du pouvoir dans les récits hampâtéens, il s'agit d'ouvrir une porte vers un leadership vertueux en Afrique. La teneur *épistémologique* et *socio-éthiques* qu'épanchent ces récits sont une réverbération éclatante d'une pertinence et d'une influence multiséculaire dans lesquelles on retrouve des bases solides d'un leadership vertueux. Renfermant un faisceau de préceptes à recueillir, à vivifier et à valoriser en vue d'un idéal social en Afrique,

ils offrent une orientation éthique qui veut que le pouvoir rencontre la sagesse pour produire le bon politique car, elle guide les actions et les décisions politiques vers des buts sociaux nobles et justes.

Clairement, l'éthique initiatique que distille les récits hampâtéens est à valoriser afin qu'il existe en Afrique des hommes politiques possédant la carrure ou l'étoffe de l'homme politique idéal et responsable pouvant assurer aux masses en Afrique des lendemains qui chantent. Qui plus est, elle enseigne sur l'essence, les buts, les manières d'acquisition et de gestion du pouvoir. Il vrai qu'on pourrait se demander s'il n'est pas déphasé aujourd'hui de parler d'initiation notamment en politique. Cela dit, il reste que l'initiation revêt essentiellement un enjeu philosophique incontestable capable de redonner un meilleur dynamisme à la gouvernance politique africaine à la base du sous-développement.

---

### Références bibliographiques

- ABADIE Delphine, 2014, « De la postcolonie d'Achille MBEMBE. Recension d'une hypothèse cardinale sur le devenir de l'Afrique, note de recherche », institut de recherche et d'enseignement sur la paix [www.thinkingafrica.org](http://www.thinkingafrica.org), Ndr n° 8.
- ANGOULVENT Anne-Laure, 1994, *Hobbes et la morale politique*, Paris, PUF, « Que sais-je ? ».
- BACON Francis, 1991, *Du progrès et de la promotion des savoirs*, Paris.
- BAYART Jean-François, 1989, *L'Etat en Afrique, La politique du ventre*, Paris, Editions Fayard, Coll. « L'espace politique ».
- BIBLE, Ancien Testament, version Louis Segond.
- DIAKITÉ Samba, 2016, *De la négritude au socialisme : Léopold Sédar Senghor et les enjeux de la renaissance africaine*, Saguenay, Différance Pérenne.
- DIAKITÉ Samba, 2014, *Politique Africaine et identités des liaisons dangereuses*, Saguenay, Différance pérenne.
- DIOP Momar Sokhna, 2008, *Quelles alternatives pour l'Afrique ?*, Paris, L'Harmattan.
- HAMPÂTÉ BÂ Amadou, 1999, *Histoire générale de l'Afrique*, tradition vivante .
- HAMPÂTÉ BÂ Amadou, 1994, *Kaïdara*, Abidjan, Nouvelles Éditions Ivoiriennes.

- HAMPÂTÉ BÂ Amadou, 1976, *L'éclat de la grande étoile*, Paris, Classiques africains.
- HAMPÂTÉ BÂ Amadou, 1980, *Vie et enseignement de Tierno Bokar. Le sage de Bandiagara*, Paris, Seuil.
- HOUSEMAN Michael, 2008, *Eprouver l'initiation* (Présentation). Systèmes de pensée en Afrique Noire, CNRS.
- KABOU Axelle, 1994, *Et si l'Afrique refusait le développement ?*, Paris, L'Harmattan.
- KOUMA Youssouf, 2012, « Kaydara ou les trois métamorphoses de l'esprit », *Baobab*, n°9.
- La Bible, Trad. Louis Second, Ancien Testament, Livre des Proverbes, chapitre 24.
- LALANDE André, 1997, *Vocabulaire technique et critique de philosophie* (Volume 2), Paris, Quadrige/PUF.
- M'BEMBE Achille, 2000, *De la postcolonie, Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris : Karthala.
- SECK Mouhamed Lamine, 2003, *La quête du savoir et du pouvoir dans l'œuvre littéraire d'Amadou Hampâté Bâ, Kaïdara et l'éclat de la grande étoile*, mémoire soutenu sous la direction de M. Samba Dieng.
- NDA W Alassane, 1997, *La pensée africaine*, Dakar, NEAS.
- NDIAYE Lamine, 2012, « Rites et Condition Humaine : Leçon sur les leçons des pères », *African Sociological Review* 16(1), 40-60.
- NDZOMO-MOLÉ Joseph, 2015, « Philosophie et histoire : Dialectique de l'universel et du particulier », in *Sens public*, <https://doi.org/10.7202/1040013ar>.
- NIANE Djibril Tamsir, 1960, *Soundjata ou l'épopée mandingue*, Paris, Présence Africaine.
- PLATON, 1966, *La République*, trad. Robert Baccou, Paris, GF.
- PLATON, 1996, *La République*, trad. Jacques Cazeaux, Paris, LGF.
- PLATON, 2008, *Œuvres Complètes*, Trad. Luc Brisson, Paris, Flammarion.
- ROPIVIA Marie-Louise, 1995, « Problématique culturelle et développement en Afrique noire : esquisse d'un nouveau théorique », in *Cahiers de géographie du Québec*.
- SORO Donisongui, 2012, « La cité-paradigme de Platon au-delà de l'utopie », in *Revue Baobab* : n°010.
- OBENGA Théophile, 1990, *La philosophie africaine de la période pharaonique. 2780-330 avant notre ère*, 1990.

WORMS Jean-Pierre, « crise de légitimité des élites gouvernementales et politiques françaises, et conditions d'une refondation de la république » <https://www.cairn.info/revue-du-mauss-2005-2-page-105.htm>.